

Jean Wahl d'Angleterre et d'Amérique : contribution à l'étude du contexte et de la signification des *Philosophies pluralistes* (1920)

Quand *Vers le concret* paraît en 1932, Jean Wahl a plus de quarante ans ; le panorama qu'il dessine et les fenêtres qu'il ouvre sur la philosophie américaine, entre autres choses, ne sont donc plus tout à fait une œuvre de jeunesse : leur auteur est déjà un philosophe reconnu¹. Tel n'est pas le cas des *Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, livre tiré en 1920 de la thèse tout juste soutenue à la Sorbonne² : le contexte précis d'écriture de cette dernière, en dépit des études existantes³, n'est que peu, voire pas documenté. Or, si la thèse est soutenue après la Grande Guerre, son problème, comme nous allons le voir, est posé lors de la fin de la première décennie du siècle, c'est une lecture « à chaud » de philosophies en cours de formulation. C'est ce contexte que l'on retracera ici, en tentant de donner une idée de la singularité de la lecture que Wahl propose de la philosophie américaine et en particulier de James, en situant cette analyse en regard des grandes « introductions » de James pour le public français, celles de Renouvier, Boutroux et Bergson, d'une part, puis du problème central des *Philosophies pluralistes*, d'autre part.

En effet, on sait peu de choses sur la biographie intellectuelle de Jean Wahl pour la période qui précède les *Philosophies pluralistes*, alors même qu'elle recouvre l'essentiel de ses années de formation, de 1907, date d'admission à l'ENS, à 1920, date de publication de la thèse. C'est une période d'autant plus remarquable que la lecture de la philosophie américaine, en France, semble verrouillée, dans un paysage où ses principaux introducteurs sont déjà des philosophes établis. Wahl va proposer une perspective tout à fait nouvelle, dont la possibilité sera étudiée dans la première section. Loin d'être un simple « passeur », il livre une véritable interprétation de ce qui lui semble être le plus

1. Je me permets de renvoyer à mon avant-propos à *Vers le concret* (1932), réédition, Paris, Vrin, 2004, pp. 5-26, sur le contexte de rédaction et la teneur de ce premier ouvrage.

2. J. WAHL, *Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique* (1920), rééd. Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, avec un avant-propos de T. Trochu (abrégé : *PPAA*).

3. Voir F. WORMS, « Jean Wahl vers lui-même », *In'Hui*, 39, 1994, pp. 99-128, repris dans *La Philosophie en France au XX^e siècle. Moments*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.

vivant dans les « philosophies d'Angleterre et d'Amérique ». Or, cette révélation que Wahl va trouver à rebours de certains textes de William James, c'est celle d'un restant *moniste*, attentif au fond non relationnel de l'expérience, ce qui va le conduire à explorer, beaucoup plus hardiment que nombre de ses contemporains, les proximités entre James et Bradley. Cette voix moniste, que l'on retrouverait derrière la lettre des « philosophies pluralistes », est le véritable enjeu de la thèse de 1920 qui, après un inventaire des critiques de l'unité abstraite, propose dans sa méditation conclusive une vision du monde dans laquelle, une fois la critique des abstractions du pluralisme opérée, subsiste ce sens du « particulier concret » qui en est la marque propre. Ce sera l'objet de la deuxième section. Alors qu'une partie du public français lit l'empirisme radical à travers la « volonté de croire », les derniers textes à partir des premiers, traduits et présentés dès leur parution par Renouvier dans *La Critique*, Wahl semble au contraire retrouver, dans les premiers textes l'accent des derniers, à travers l'insistance sur le fait brut de l'existence, hypothèse qui sera éclairée dans la troisième section.

I. DE LA DISTORSION EN PHILOSOPHIE

Il n'est pas évident de se forger une lecture originale, de première main, du corpus américain au cours des dix premières années du siècle tant les débats sur le pragmatisme prennent vite un tour polémique⁴ et tant l'interprétation de ce corpus est déjà prédéterminée par la manière dont il a été introduit par des philosophes dont la position philosophique était déjà établie. Or, le problème principal n'est sans doute pas tant le premier, celui des caricatures, que le second, celui posé par les distorsions systématiques dans sa présentation.

En parlant de « distorsion », je ne postule pas l'on puisse proposer une caractérisation univoque d'une philosophie qui serait la « bonne », et qui ferait, par contraste avec cette vision orthodoxe, apparaître les autres comme autant d'écarts. Le concept est ici employé en un sens beaucoup plus ordinaire : il désigne la projection d'un corpus philosophique à partir d'un seul de ses moments d'élaboration, ou encore la reconstruction d'une philosophie à partir d'un concept dont le sens diffère notablement de celui que lui a explicitement attribué son auteur.

4. Pour avoir une idée du ton, voir par exemple le rapport sur le congrès de Heidelberg en 1908 (*Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1908, p. 930 *sq.*), la note de Mentré dans la *Revue de Philosophie* (F. MENTRÉ, « Note sur la valeur pragmatique du pragmatisme », *Revue de Philosophie*, 11, 1, 1907, p. 5-22), ou encore celle de Gaston RAGEOT sur Bergson et le pragmatisme (G. RAGEOT, « Le Congrès international de psychologie », *Revue philosophique*, 60, 7, 1905, pp. 67-87).

Un exemple simple permet peut-être d'éclaircir cette notion. On oublie souvent que la plupart des lecteurs anglophones ont découvert la méthode pragmatiste défendue par William James non pas dans la conférence de 1898⁵, «*Philosophical Conceptions and Practical Results*», qui a introduit le terme et dont la circulation sous forme de tiré-à-part était très limitée⁶, mais dans *Les Variétés de l'expérience religieuse*, en 1902⁷, où son exposé occupe l'essentiel de la «*Dix-huitième conférence*». De ce fait, le pragmatisme de James parut profondément lié à son approche de l'expérience religieuse, c'est-à-dire, dans cette conférence précise, à la portée des attributs moraux de la divinité sur la conduite de la vie, alors que les autres aspects méthodologiques développés dans le texte initial, par exemple le traitement pragmatiste de l'un et du multiple n'étaient pas développés. De tels lecteurs durent attendre la réimpression partielle de la conférence de 1898 en 1904 sous le titre «*La méthode pragmatique*⁸» et finalement la publication du *Pragmatisme* lui-même en 1907 pour se faire une idée de l'articulation entre les composantes du pragmatisme de James. Si l'on juge donc du pragmatisme de James à partir de la formulation de 1902, on pourra sans doute tirer des conclusions intéressantes sur le rapport entre croyance et conduite, mais il s'agira là d'une distorsion de la position philosophique défendue par James. Si l'on pense à l'autre type de distorsion évoqué, où une philosophie est reconstruite à partir d'un concept pris en un sens différent de celui que son auteur lui attribue, c'est, semble-t-il, le cas de la plupart des lectures de *La Volonté de croire*, qui ne prennent pas en compte le sens précis que James attribue et à la croyance et à la volonté ainsi qu'à leur parenté profonde, qui ferait de l'expression «*vouloir croire*» une forme de pléonasmе, alors même qu'il a consacré de copieux développements à ces deux notions dans les *Principles* et dans les articles qui les préparent⁹. On peut donc com-

5. W. JAMES, «*Philosophical Conceptions and Practical Results*», *University of California Chronicle*, 1898, repris dans *The Works of William James, Pragmatism*, Cambridge, HUP, 1975, pp. 257-270.

6. Relevons cependant, pour le public français, la traduction de ce texte par BERTIER, dans la *Revue de Philosophie* (W. JAMES, 1906, «*Le pragmatisme*», *Revue de Philosophie*, VIII, pp. 463-484). On notera la précision suivante, portée par la revue : «*La Revue de Philosophie* se propose de publier une série d'articles sur le pragmatisme. L'exposition de cette doctrine est laissée aux soins des pragmatistes eux-mêmes» (*ibidem*, p. 463).

7. *The Varieties of Religious Experience* (1902), *The Works of William James*, Cambridge, Mass., HUP, 1985. La notice «*Pragmatism*» du *Dictionnaire* de Baldwin (James Mark BALDWIN (dir.), *Dictionary of Philosophy and Psychology*, New York - Londres, Macmillan, 1901-1902), qui sort la même année, ne comporte que quelques lignes, même si elle présente l'intérêt d'avoir été corédigée par Peirce et James.

8. W. JAMES, «*The pragmatic method*», *Journal of Philosophy*, 25, pp. 673-687.

9. «*L'attention, la croyance, l'affirmation, la volonté motrice sont donc quatre noms pour un processus identique, découlant du seul conflit des idées, de la survie d'une d'entre elles malgré l'opposition des autres*» (William JAMES, «*Le sentiment de l'effort*», *Essays in Psychology, Works of*

prendre le terme « distorsion » sans supposer qu'une philosophie particulière ait un sens « absolu » ou « univoque », il suffira ici de montrer que certains lecteurs projettent le tout d'une philosophie sur un épisode particulier ou périphérique. Qu'en est-il donc dans la présentation qui est faite de James, tenu pour représentant insigne de cette philosophie américaine, en France ?

1. Renouvier, Bergson et Boutroux.

Les trois grands « introducteurs » de James en France, Renouvier, Bergson et Boutroux, ont en commun d'avoir rencontré James alors que l'essentiel de leur position philosophique était déjà sédimenté, ce qui a engendré trois types bien distincts de distorsion.

Renouvier et son journal, *La Critique philosophique*, ont sans aucun doute été essentiels, aussi bien dans l'éclosion philosophique de James lui-même, en lui donnant l'occasion de publier un de ses tout premiers textes¹⁰, que dans sa réception en France, Renouvier traduisant au fur et à mesure de leur publication au début des années 1880 les essais qui formeront le cœur de *La Volonté de croire*¹¹. Ce sont ces mêmes numéros de *La Critique* que Wahl relira attentivement vingt ans plus tard et qu'il citera encore dans sa thèse. Renouvier, qui voit très tôt en James « le fondateur d'une philosophie américaine¹² », retrouve chez lui ses propres accents pluralistes ainsi que sa volonté de défendre un phénoménisme qui ne tombe pas dans le matérialisme et le déterminisme de la plupart des empiristes de l'époque. Les emprunts de James à Renouvier ne manquent pas, à commencer par le concept de volonté¹³. En revanche, à partir des deux textes séminaux de James sur l'émotion et sur le courant de conscience¹⁴, tous deux publiés en 1884, le divorce se consomme peu à peu : le

William James, Cambridge HUP, p. 124). Sur la psychologie de James comme laboratoire philosophique, voir M. GIREL, « William James, une psychologie paradoxale ? », in C. DEBRU, C. CHAUVIRÉ et M. GIREL (dir.), *William James : Psychologie et Cognition*, Paris, Éditions Pétra, coll. « Transphilosophiques », 2008, pp. 153-184.

10. W. JAMES, « Quelques considérations sur la méthode subjective », *Critique philosophique*, 2, 1877, pp. 407-413.

11. Sur le détail de ce rapport, je me permets de renvoyer à M. GIREL, « A Chronicle of Pragmatism in France before 1907. William James in Renouvier's Critique philosophique », in S. FRANZESE (dir.), *Fringes of Religious Experience, Cross-Perspectives on James's the Varieties of Religious Experience*, Francfort, Ontos Verlag, 2007, pp. 169-200.

12. Lettre du 5 septembre 1882, publiée dans R. B. PERRY, « Correspondance de Charles Renouvier et de William James », *Revue de Métaphysique et de Morale*, XXXVI, 1-2, 1-35 ; pp. 193-222, p. 24. Les italiques sont dans l'original.

13. Donald Wayne VINEY, « William James on Free Will : The French Connection », *History of Philosophy Quarterly*, 14, 1, 1997, pp. 29-52.

14. W. JAMES, « What is an emotion ? », *Mind*, 34, 1884, pp. 188-205, et « On Some Omissions of

point de vue physiologique et naturaliste que James développe dans le premier texte est aux antipodes de la pensée de Renouvier, et ce dernier ne souscrit pas davantage à la thèse sur les « états totaux » de conscience et leur continuité, qui lui semble réintroduire l'*apeiron* en psychologie¹⁵. De même, le pragmatisme sera combattu avec force plus tard par les lieutenants de Renouvier, Pillon et Dauriac, dans *L'Année philosophique*. On peut relever ici une première distorsion au sens indiqué : James est rendu célèbre et accessible en français par une revue qui, très vite, ne partagera plus totalement ses idées, et cette revue restera pourtant longtemps une des seules sources disponibles pour lire les textes de James en français. C'est dans la *Critique* que Bergson rencontrera les premiers textes de ce dernier.

Le dossier des relations entre James et Bergson est trop fourni pour être ouvert en détail ici¹⁶, car il faudrait pouvoir entrer plus avant dans l'analyse que font les deux auteurs des notions de vérité et de réalité, dans leur approche de la conscience, dans le rapport entre la philosophie des images du premier chapitre de *Matière et Mémoire* et l'empirisme radical, ainsi que dans les ressemblances et différences que les lecteurs croient trouver entre « bergsonisme » et « pragmatisme ». Un point pourra cependant être mentionné ici, car il peut concerner aussi bien les lecteurs avertis de Bergson que ceux qui ont une connaissance moins fine de son œuvre. Les contemporains effectuent parfois un rapprochement entre l'approche pragmatiste de la connaissance, qui verrait dans nos états mentaux – et en particulier nos croyances – des phases de l'action, et la caractérisation que Bergson donne de l'intelligence dans *L'Évolution créatrice* et dans *Matière et Mémoire* : « Originellement, nous ne pensons que pour agir. C'est dans le moule de l'action que notre intelligence a été coulée¹⁷. » Mais effectuer un tel rapprochement, pour le public français, c'est signer la condamnation de James, car il est bien entendu que pour Bergson, la perception et l'intelligence, soumises aux contraintes de l'action, « contractent » le réel, à tel point qu'une autre approche du réel comme une autre approche de la vie sont nécessaires. La situation de James correspond à la position que les joueurs d'échecs appelleraient une « fourchette », une configuration qui ne peut aboutir qu'à des coups perdants : soit on refuse d'admettre la parenté profonde entre intelligence et action, et l'on peut alors repousser d'un même geste James et

Introspective Psychology », *Mind*, 33, 1884, pp. 1-26, tous deux repris dans *Essays in Psychology, Works of William James*, Cambridge, HUP, 1983.

15. Lettre de Renouvier du 11 septembre 1884, reprise dans *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1929, p. 204.

16. Voir les textes rassemblés dans S. MADELRIEUX (dir.), *James et Bergson, cent ans après*, Paris, Puf, 2012, ainsi que, dans la collection des œuvres complètes, H. BERGSON, *Sur le pragmatisme de William James*, Paris, Puf, coll. « Quadrige », 2011.

17. H. BERGSON, *L'Évolution créatrice, Œuvres*, Paris, Puf, 1959, p. 532.

Bergson, soit on l'accepte, mais on peut alors s'appuyer sur Bergson pour montrer qu'une véritable philosophie devra mobiliser la méthode de l'intuition et ne pourra reposer sur la seule intelligence servante de l'action. Dans les deux cas, par identification ou par contraste, le « bergsonisme » peut servir à écarter la philosophie de James réduite au pragmatisme, lui-même réduit à une approche étriquée de la pratique¹⁸.

Une troisième référence – la lecture proposée par Émile Boutroux, directeur de thèse de Wahl – peut, elle, être développée plus en détail, car son importance, moins étudiée que les précédentes, pourrait nous échapper maintenant alors qu'elle était tout à fait considérable pour les contemporains. Boutroux¹⁹ donne en 1906 une préface à la traduction des *Variétés de l'expérience religieuse*, consacre un chapitre à William James dans son *Science et religion*²⁰ en 1908 et il est l'auteur de l'une des premières monographies consacrées à James après la mort de ce dernier en 1910²¹. C'est bien un des grands introducteurs de James en France, ce soutien prenant même une forme institutionnelle lorsque Boutroux veille à l'élection de James à l'Institut. Or, dans les trois cas, après des éloges de surface²², et après avoir relevé les convergences entre les vues de James et les siennes²³, Boutroux semble finalement assez critique à l'égard des thèses de James : le trait commun de ces lectures est d'interpréter l'approche de

18. Il est intéressant que Dewey, recensant Bergson, fasse porter le fer exactement sur ce point. Voir J. DEWEY, « Perception and Organic action » (1912), repris in *The Middle Works of John Dewey*, éd. Jo Ann Boydston, Carbondale, SIU Press, 1979, vol. 7, pp. 3-30.

19. J'ai donné le 25 février 2002, dans le séminaire de Patrice Vermeren (Paris-8), une analyse de leurs rapports, « Pragmatisme, religion et expérience : Boutroux et James », dont une version abrégée a paru dans les *Streams of William James* (« Varieties of Experience in Boutroux and James », *Streams of William James*, 5, n° 2, 2003, pp. 2-6). Je ne traite pas ici de l'autre aspect intéressant, qui tient à la lecture que James donne de Boutroux. Sur Boutroux, voir le beau chapitre de Michael HEIDELBERGER, « Contingent Laws of Nature in Émile Boutroux », in M. HEIDELBERGER et G. SCHIEMANN (dir.), *The Significance of the Hypothetical in the Natural Sciences*, Berlin, De Gruyter, 2009, pp. 99-143, et, dans cette revue, Laurent FEDI, « Bergson et Boutroux, la critique du modèle physicaliste et des lois de conservation en psychologie », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2, 2001, n° 30, pp. 97-118.

20. É. BOUTROUX, *Science et religion*, Paris, Flammarion, 1908.

21. E. BOUTROUX, *William James*, Paris, Armand Colin, 1911.

22. Par exemple, sur *Le Pragmatisme* : « Je crois comme vous que la grande différence est entre ceux qui croient que les choses sont, purement et simplement, et ceux qui pensent qu'elles se font, et que nous sommes au nombre des ouvriers qui contribuent à les faire » (lettre du 27 juin 1907, in R. B. PERRY, *The Thought and Character of William James: As Revealed in Unpublished Correspondence and Notes, Together with His Published Writings*, vol. II, Boston, Little, Brown and Company, 1935, p. 767).

23. « Le côté de la doctrine qui me paraît le plus important et le plus distinctif, c'est l'indétermination actuelle du futur, par suite la conception des lois de la nature comme de simples faits contingents. J'adhère, quant à moi, *toto animo* à cette doctrine, que vous soutenez avec tant de force et de clarté. L'intelligence n'y est pas sacrifiée, mais elle est affranchie de l'*ananké*, et fondue avec la vie, l'amour et l'individualité » (lettre à W. James, 18 décembre 1908, citée in R. B. PERRY, *The Thought and Character of William James, op. cit.*, vol. II, p. 768).

l'expérience religieuse comme un empirisme *insuffisant*, l'empirisme radical comme une forme extrême de *subjectivisme* et la position philosophique générale comme un *rationalisme élargi* et non pas comme une critique de l'intellectualisme.

La préface à *L'Expérience religieuse*²⁴ fait état du James psychologue mais en simplifiant les *Principles*, et Boutroux semble penser que James complète l'expérience physique d'une expérience religieuse et bientôt d'une expérience subliminale²⁵, un peu comme si James se contentait de faire une place à d'autres formes d'expérience, de jouer d'autres *sphères* d'expérience contre l'expérience physique, au lieu de voir comment et pourquoi l'empirisme de James suppose qu'il y a dès le départ plusieurs manières de parcourir le même fonds d'expérience. Ce que Boutroux reproche à James, plus que des détails anecdotiques, tient à son point de départ même, l'expérience religieuse, et au choix de s'enquérir plutôt de cette *expérience* que de ses *conditions de possibilité*. C'est dans son principe une critique kantienne qui conduit Boutroux à demander :

Qu'est-ce au fond que cette expérience spéciale, dénommée expérience religieuse ? N'est-ce qu'un état purement subjectif, ou est-ce une communication effective avec quelque être différent ou distinct du sujet conscient proprement dit ? Ne semble-t-il pas que, de même que Kant et Locke ont institué la critique de l'expérience sensible, il soit légitime et nécessaire, pour un philosophe, de procéder à la critique de l'expérience religieuse²⁶ ?

Or, instituer cette critique et déployer ce plan des conditions de possibilité, c'est précisément ce que James se garde bien de faire dans *Les Variétés*. Il ne tient pas du tout à décrire une structure transcendantale, adaptée à l'expérience religieuse, mais à décrire de façon expérimentale des variétés de cette expérience, tout en laissant finalement largement en suspens la question de la réalité de la communication avec le divin. La nouveauté des *Variétés* tient à l'usage qu'elles font de documents anthropologiques, biographiques, historiques, médicaux, qui est la façon propre à James de poursuivre son étude de la nature humaine

24. Le titre lui-même, qui « gomme » l'idée de « variétés », donne une bonne idée des diverses approximations de la traduction réalisée par Abauzit.

25. Interprétation reprise dans É. BOUTROUX, *William James, op. cit.*, p. 59 : « Si donc l'expérience psychologique a déjà un champ de perception singulièrement plus large que l'expérience physique, l'expérience religieuse, à son tour, déborde l'expérience psychologique. Celle-ci ne s'étendait qu'au contenu total d'un moi fini, d'une personnalité repliée sur elle-même : l'expérience religieuse voit cette personnalité s'agrandir et s'enrichir à l'infini, grâce à un rapport de pénétration et de communion qui s'établit entre elle et des personnalités supérieures. »

26. É. BOUTROUX, Préface à WILLIAM JAMES, *L'Expérience religieuse*, Paris, Alcan, 1906, p. xviii.

(comme l'indique bien le sous-titre anglais, il s'agit bien du sujet du livre : *A Study in Human Nature*). Il y a ainsi dans les critiques de Boutroux l'attente d'une entreprise qui reste étrangère à la méthode conjecturale et expérimentale de James. La remarque dont Boutroux ponctue son propos reste, peut-être étonnamment, très proche de celle que de nombreux catholiques adresseront à un ouvrage qui leur semblait trop protestant par son accent sur l'individu :

La religion est-elle, par-dessus tout, un phénomène individuel, ou est-elle le retentissement, dans l'âme individuelle, d'une vie interne commune, d'une certaine nature qui s'établit dans une société d'hommes²⁷ ?

Science et religion radicalise ce propos, principalement parce qu'il reconstruit la position de James à partir d'un subjectivisme que Boutroux veut trouver dans la notion d'expérience et qui lui fait croire qu'un empiriste radical tel que James ne peut regarder les objets « hors de nous » (une expression que l'on ne trouve pas dans les textes de James que commente Boutroux) que comme « des fictions de l'imagination ou des constructions artificielles de l'entendement²⁸ ». La tentative consiste donc à retourner l'empirisme de James contre lui-même, mais ce retournement se fait au prix d'un contresens portant sur le terme même d'« expérience » : pour James, l'expérience n'est pas d'abord subjective, pas plus qu'elle n'est expérience d'un objet, ce n'est que dans un second temps que des pôles subjectifs et objectifs peuvent se nouer²⁹. La cible de James n'est pas tant la notion de réalité indépendante que l'idée que des objets transcendants viendraient garantir la perception, viendraient fonder l'expérience du dehors ; son empirisme radical est bien au contraire une re-description en termes immanents de ce que la philosophie transcendantale avait conservé de transcendance (qu'il s'agisse de la chose en soi chez les kantien, ou de l'absolu chez les néo-hégéliens). Comme le rappelle James à Boutroux dans une lettre de juillet 1908 : « Je ne suis pas épistémologiquement un subjectiviste, en dépit de ce que j'appelle mon empirisme radical³⁰. »

Enfin, Boutroux, pensant sans doute dans sa monographie écarter quelques

27. *Ibidem*, p. XIX.

28. É. BOUTROUX, *Science et religion*, *op. cit.*, pp. 331-335.

29. Voir par exemple le chapitre VIII, « La notion de conscience », dans W. JAMES, *Essais d'empirisme radical* (1912), trad. fr. de G. Garreta et M. Girel, Paris, Flammarion, 2007.

30. W. JAMES, *The Correspondence of William James*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1992-2004, vol. XII, p. 56. Boutroux proposait de traduire *to experience* par « expérencier », mais la justification donnée est malheureuse : il pensait que ce terme rendait assez bien l'allemand *Erleben*, qui ne semble pas correspondre non plus à ce que James entend par expérience. Voir É. BOUTROUX, *William James*, *op. cit.*, p. 55. Il n'est pas anodin que Bergson, dans sa préface au *Pragmatisme*, adopte cette proposition, au sens précis où Boutroux la recommande.

critiques possibles, veut à tout prix faire de James un auteur « classique » et lire dans sa philosophie un monisme, comme s'il y avait besoin d'une raison supérieure pour « porter » les relations. C'est commettre là un contresens sur le statut des relations dans l'empirisme radical de James : celles-ci *sont* l'expérience au même titre que leurs termes et il n'y a pas besoin d'un terme supérieur auquel elles seraient inhérentes (« L'expérience pure ne repose sur rien », dit James³¹). En quelques lignes, Boutroux met donc à mal un autre pilier de l'empirisme de James, et assortit cette interprétation d'un rapprochement qui achève le retournement de l'œuvre de James :

[Cette] interprétation [...] ferait rentrer la philosophie de James dans la grande tradition classique. Car c'était bien une raison supérieure à la pure raison logique, à la *dianoia*, que le *nous* de Platon et Aristote auquel appartenaient, selon ces philosophes, avec l'intelligibilité, l'intelligence, la causalité et la vie³².

R. B. Perry a bien noté cet écart entre l'éloge et son objet en relevant que « tout cela trahissait chez Boutroux un héritage philosophique tout à fait étranger à celui de James ; si bien que, plus il rendait des honneurs à James en le rangeant en compagnie de ces élus, moins c'était James qu'il honorait³³ ».

Dans les trois cas évoqués, qu'il s'agisse du style philosophique, dans son rapport aux enquêtes naturaliste et psychologique, qu'il s'agisse de la notion de pratique elle-même, qu'il s'agisse enfin de la notion d'expérience, la philosophie de James, qui n'est pas exempte de difficultés propres et de reformulations importantes, devenait proprement inaudible.

2. Trouver sa voix.

Proche par ses lectures du premier philosophe, disparu au début du siècle mais présent encore par ses œuvres, proche biographiquement et philosophiquement du second, effectuant sa thèse sous la direction du troisième, Wahl sut cependant admirablement trouver sa voix propre, ce qui apparaît clairement dans *Les Philosophies pluralistes*, à condition de bien les replacer dans le contexte qui préside au début de cette enquête philosophique.

L'originalité de Wahl n'est pas de s'intéresser aux philosophies américaines. Lors de ses études de philosophie, à partir de 1907, la philosophie américaine n'est pas absente en France, elle est au contraire l'objet d'un vif

31. W. JAMES, *Essais d'empirisme radical*, Paris, Flammarion, 2007, p. 151.

32. É. BOUTROUX, *William James*, p. 140.

33. R. B. PERRY, *The Thought and Character of William James*, vol. II, p. 769.

intérêt, au prix de simplifications parfois outrées³⁴. Il y a un intérêt et des articles de fond dans les revues philosophiques, à la Société française de philosophie, dans les congrès savants. De ce fait, ce serait une erreur de croire que Wahl se serait voué là à un sujet situé en marge des intérêts universitaires. Rédigeant sa thèse à partir de 1911, il fait fond sur cette actualité ; la personne – sans doute Boutroux lui-même – qui rapporte sur l'état des recherches de Wahl lorsqu'il débute sa thèse, insiste à plusieurs reprises sur *l'actualité* évidente de son sujet : « Il n'est pas douteux que M. Wahl [...] ne s'attaque à un sujet véritablement important, non seulement du point de vue historique, mais au point de vue actuel », dans l'approche de doctrines « dont l'influence est, en ce moment, considérable³⁵ ». Le sujet est toujours, en 1914, « très actuel et très intéressant³⁶ ». La thèse, sans doute rédigée en grande partie lors du séjour à la Fondation Thiers, à en juger par la bibliographie pour l'essentiel antérieure à 1914, n'est pas une analyse rétrospective et historique, c'est une analyse à chaud d'un sujet brûlant, dans la décennie où les textes qu'il commente sont écrits, au moment même où des analyses influentes occultent l'accès à la philosophie « d'Angleterre et d'Amérique ».

L'originalité de Wahl tient à la manière dont il aborde ce courant et à ce qu'il va trouver de profondément problématique en lui. Tout d'abord, il s'agit d'un des rares philosophes français du premier xx^e siècle pour qui la lecture des philosophies américaines fut partie intégrante de la formation. Le point peut paraître banal, mais avoir accès directement aux textes, sans être tributaire ou esclave des dispositifs que l'on vient d'évoquer et sans avoir besoin d'attendre les traductions, très discutables quand elles existent, est un atout remarquable. Or, Wahl rencontre James dès le début de son itinéraire, à la différence des trois philosophes précités. Il prend connaissance des principales pièces du dossier qui allait l'intéresser pendant une quinzaine d'années, dans leur version originale, dès sa scolarité à l'ENS, entre 1907 et 1910³⁷, à en juger par les registres de ses emprunts à la bibliothèque des Lettres³⁸. Bien que l'emprunt d'un livre ne permette en rien de conclure que ce livre ait été lu et encore moins compris

34. Voir John R. SHOOK, *Pragmatism: An Annotated Bibliography, 1898-1940*, Amsterdam, Rodopi, 1998, qui recense aussi les publications françaises.

35. *Annuaire* de la Fondation Thiers, Paris, 1912, p. 19.

36. *Ibidem*, 1914, p. 26.

37. Jean Wahl est élève à l'ENS de 1907 à l'été 1910, professeur de lycée à Saint-Quentin en 1910-1911, puis pensionnaire, de 1911 à l'été 1914, à la Fondation Thiers, avant de retourner au lycée de Saint-Quentin.

38. Je remercie Françoise Dauphagne, de la bibliothèque des lettres de l'ENS, ainsi que Laure Léveillé, qui en était la directrice à l'époque, de m'avoir permis de consulter ces documents lors d'un premier travail de recherches en juin 2004.

et discuté, il reste qu'un parcours des intérêts philosophiques de Wahl lors de sa scolarité montre plusieurs choses. 1. La variété de ses emprunts, qui vont de la revue *Mouvement socialiste* ainsi que de la *Revue blanche* aux classiques de la philosophie allemande, jusque dans ses développements néokantiens, husserliens³⁹ et machiens. Dans ces emprunts divers, Renouvier est sans doute l'auteur le plus consulté, parfois plusieurs fois pour certains ouvrages⁴⁰. 2. La consultation systématique de ce qui allait devenir les classiques anglo-saxons de la période, très peu de temps après leur publication. En ce qui concerne James⁴¹, *Pragmatism* est emprunté en février 1908, *Les Variétés* en avril 1908, les deux tomes des *Principles* en mai 1908 (et à nouveau en novembre 1909), *Pluralistic Universe* en avril 1909, *Meaning of Truth* en mai 1910. Wahl est l'un des rares philosophes de l'époque pour qui cette rencontre critique se situe au tout début de son parcours philosophique⁴². Une grande partie de la bibliographie de la thèse de 1920 est approchée une première fois lors de ces années de formation.

C'est sur cette base qu'il est en mesure d'opérer un déplacement par rapport aux dispositifs d'interprétation évoqués plus haut :

– Wahl est intéressé par le discontinuisme commun à James et Renouvier, mais il va entreprendre d'en rechercher beaucoup plus loin les racines – en particulier dans son autre thèse sur l'Instant – tout en étant finalement assez circonspect, comme Renouvier, vis-à-vis des aspects naturalistes de la psychologie de James, mais sans pour autant adopter une position criticiste. Le rôle de Renouvier est, si l'on suit Wahl dans sa thèse, celui d'un catalyseur philosophique qui permet à James d'aiguiser ses idées, en particulier dans la critique de la « triple illusion de l'infinité, de la substance et de la nécessité » (*PPAA*, p. 103). La reconnaissance du caractère irréductible du temps, qui fait voir à Renouvier comme à James plus tard des « pulsations de temps, des poussées discontinues dans la durée » (*PPAA*, p. 105), la reconnaissance aussi du mal radical, qui seule donne sens à l'attitude mélioriste, sont ainsi deux dimensions communes aux deux auteurs, qui devaient intéresser James jusqu'à la fin.

– Il dédie sa thèse à Boutroux, comme il se doit, sans aller cependant jusqu'à le citer ensuite, mais il est clair que chez lui le sens très particulier que va prendre l'expérience dans l'empirisme radical va être premier et beaucoup plus

39. Les *Recherches logiques* sont empruntées en avril 1910.

40. Wahl emprunte plusieurs fois *La Contingence des lois de la nature* de Boutroux, une fois *Science et religion* (novembre 1908), et une fois la thèse de Bergson (novembre 1909).

41. Les *Studies in Humanism* de Schiller, autre pragmatiste, sont empruntées en novembre 1908.

42. G. Marcel, de son côté, s'intéressera à Royce, qu'il commente en détail dans la série d'articles qu'il lui consacre dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* en 1918.

proche de l'esprit et de la lettre du texte de James que chez Boutroux. Tel est le second gros déplacement : Wahl saisit tout de suite qu'à travers la notion d'expérience et avec elle, celle d'« expérience pure », c'est l'empirisme tout entier qui va être refondu. En revanche, l'idée qu'il y aurait chez James un reste « moniste » dans la dernière philosophie prend chez lui une actualité nouvelle dans la thèse de 1920 et reste une question largement ouverte, comme nous allons le voir.

– Il dédie sa thèse sur l'instant à Bergson, et si sa dette à son égard comporte trop de dimensions pour qu'on les recense ici – elles se nouent pour une grande part autour de la notion d'intuition –, il n'est pas impossible que le seul point sur lequel il prend parfois des distances, le concept de négativité, que Bergson aurait sous-évalué dans sa critique des faux problèmes, soit précisément ce qui relie Wahl au James de l'âme malade et du soi divisé, qui lui semblent essentiels dans une perspective mélioriste. Concernant le rapprochement entre James et Bergson, cette fois, le jeune professeur à Saint-Quentin, en 1911, semble opter très tôt pour une conciliation des thèses les plus prometteuses des deux philosophes. Il esquisse, dans un discours qui nous est resté, le tableau d'un monde « qui n'est pas un tout fini », à la façon de James, et insiste sur la nécessité des œuvres d'art pour « affiner » nos « sentiments comme nos sensations », à la manière de Bergson⁴³. S'agissant cette fois de la distorsion superficielle évoquée plus haut, au sujet du pragmatisme et de la pratique, Wahl la déplace de deux manières. Tout d'abord, parce qu'il s'intéresse au fond assez peu au pragmatisme, si l'on prend ce mot au sens strict. La triple idée, selon laquelle les manières dont nos croyances sont fixées en sciences et dans les autres affaires pratiques présentent des parentés, selon laquelle les produits de l'esprit peuvent être compris comme des dispositions, et enfin selon laquelle les conséquences pratiques que nous prêtons aux objets de nos conceptions constituent la signification entière de ces conceptions, cette triple idée n'intervient guère dans la narration que Wahl donne de l'éclosion philosophique de James et dans la manière également dont il exposera son propre problème. On peut dire que sa position consiste à prendre au sérieux la métaphysique qui sous-tend la philosophie de James, et à postuler que le pragmatisme, autour duquel le débat fait rage, n'est peut-être pas le motif avec

43. J. WAHL, Discours, *Lycée Henri Martin, Distribution solennelle des prix*, Saint-Quentin, Lebrault, 1911, pp. 3-12, 10-11, repris in *Poésie, pensée, perception*, Paris, Calmann-Lévy, 1948. Wahl a écrit en 1912 une recension pour la *Revue du mois*, pp. 153-180, intitulée « Deux ouvrages récents sur le bergsonisme ». L'essentiel de la mise au point porte sur la notion d'intuition, « l'obscur faculté, distincte de l'intelligence ordinaire, grâce à laquelle notre pensée reste vivante et capable d'invention, sensible à ce qu'il y a dans le réel de rebelle à nos déductions, de concret, d'original, de vivant » (p. 160). Sur Wahl et Bergson, voir la préface de F. WORMS à J. WAHL, *L'Idée d'instant dans la philosophie de Descartes* (1920), Paris, Descartes et Cie, 1994. Voir aussi les propos de J. Wahl dans *Bulletin de la Société française de philosophie*, Paris, Armand Colin, 1960, pp. 49-50.

lequel le dialogue sera le plus fructueux. On pourrait voir là une concession à Bergson, mais Wahl n'accepte pas la thèse selon laquelle notre pratique introduirait *ipso facto* de la discontinuité dans le réel, et par là l'identification de James à un pragmatisme étroit, sauf à adopter une approche très pauvre de la pratique : « Tandis que pour M. Bergson les besoins pratiques nous ont amenés à concevoir des discontinuités, certains besoins pratiques, selon James, nous font découvrir ou créer une unité plus grande⁴⁴. »

Si Wahl suit certaines des intuitions de ses maîtres, il en déplace considérablement la focale, de manière plus fondamentale encore, lorsqu'il se rapproche du problème propre qu'il détecte dans les philosophies pluralistes anglo-saxonnes.

II. LE FONDS NON RELATIONNEL DE L'EXPÉRIENCE

Si on la lit maintenant non pas comme un simple exercice universitaire, mais bien comme un texte proprement philosophique, en étant attentif à son économie, il semble que l'on puisse dire trois choses au sujet de la thèse, qui conduisent à lui donner une voix propre dans le paysage philosophique : 1) Elle fait système avec l'autre thèse, 2) elle aborde moins un corpus philosophique particulier qu'un ensemble de positions adverses, de « dilemmes », et 3) le caractère problématique du pluralisme apparaît d'autant mieux que l'on a perçu l'erreur d'abstraction qu'il partage avec le monisme, ce qui 4) va conduire Wahl à présenter une première fois, avant l'ouvrage de 1932, les ressources offertes par la notion de *concret* pour penser ce que la philosophie de James et de ses successeurs a de plus profond.

1. Les deux thèses : instant et discontinu.

Tout d'abord, l'*articulation* entre les deux thèses de Wahl, celle qui porte sur l'idée d'instant chez Descartes⁴⁵ et celle qui porte sur le pluralisme, est manifeste dès le départ. La thèse sur Descartes part de la tension qui passe entre l'indépendance absolue des instants du temps, d'une part, et la dépendance absolue des êtres finis et de la création – *continué* – par rapport à son créateur, d'autre part⁴⁶. À en croire Boutroux, cette réflexion sur le *discontinu* serait le

44. *PPAA*, p. 186.

45. J. WAHL, *L'Idée d'instant dans la philosophie de Descartes*, *op. cit.*

46. « La dépendance de la créature est liée à l'indépendance des moments du temps ; la continuité de la création est liée à la discontinuité des instants » (*L'Idée d'instant...*, *op. cit.*, p. 45).

trait commun aux deux thèses, et la question portant sur le philosophe français peut-être même l'origine de l'étude sur le corpus anglo-saxon : « L'étude du discontinu chez Descartes a conduit M. Wahl à s'enquérir de la fortune de cette notion dans l'histoire de la philosophie. Il a été frappé de voir que la tendance pluraliste est aujourd'hui prépondérante chez plusieurs éminents philosophes anglais et américains⁴⁷. » En un sens, il semble y avoir au départ du projet de Wahl une ambition remarquable : suivre le travail d'une idée non seulement dans l'une des grandes philosophies classiques, celle de Descartes, mais aussi pour ainsi dire à ciel ouvert, dans tout un pan du monde philosophique contemporain, mieux, prendre ce corpus anglo-américain comme une *expérimentation* sur des idées philosophiques⁴⁸.

2. *Un champ d'investigation total.*

Ensuite, le pluralisme, qu'il s'agisse de se demander s'il y a plusieurs types d'étants, plusieurs ordres du réel ou principes d'unification, ou encore une multiplicité irréductible de points de vue, est ici un champ d'investigation *total*⁴⁹. La thèse décrit les philosophies pluralistes, mais aussi leurs adversaires monistes, en particulier Bradley et Bosanquet. Elle traite donc d'un sujet plus vaste que ne le laisse deviner le titre, puisqu'elle couvre, au-delà du pluralisme philosophique de James et de quelques pragmatistes, le monisme des néo-hégéliens, par lequel la thèse débute, et les différentes formes de réalisme anglo-saxon. C'est déjà l'équivalent pour le domaine anglo-saxon de ce que sera le *Tableau de la philosophie française*.

3. *Le pluralisme comme problème.*

En effet, le pluralisme n'est pas tant un thème qu'un problème. Wahl part du débat qui oppose alors les monistes et les pluralistes et qui consiste à savoir si les relations sont « internes » à leurs termes ou bien « externes »⁵⁰. Si elles sont « internes », si un terme ne peut être saisi indépendamment de sa relation avec

47. *Annuaire de la Fondation Thiers*, Paris, 1912, p. 18.

48. « Cette philosophie de l'Amérique et de l'Angleterre d'aujourd'hui, c'est une sorte d'expérience et d'aventure de la pensée [...]. On y trouve les combinaisons les plus étranges de doctrines ordinairement opposées » (*PPAA*, p. 328).

49. Voir la définition du pluralisme qui a la faveur de Wahl (*PPAA*, p. 350).

50. Je reprends dans ce paragraphe des éléments développés plus en détail dans « Relations internes et relations spatiales : James, Bradley et Green », *Archives de philosophie*, 69, n° 3, 2006, p. 395-414. Wahl résume son propos en ce sens in *PPAA*, p. 333.

d'autres, et s'il « comprend » en quelque sorte en lui l'ensemble de ses relations au reste de l'univers, il faudrait de proche en proche affirmer que chaque partie ne peut être comprise qu'à partir du tout unique, éternel et immuable qu'est l'Univers (la « Chose », dirait Renouvier), ou à partir du Sujet absolu qui pose l'Univers. Telle serait la thèse du *moniste*. À l'inverse, si les relations sont « externes », l'univers peut être, selon le mot de James et de Blood, un « pluri-vers », car il a autant de manières d'être « un » que de manières de le parcourir. C'est une rencontre de parties indépendantes, qui peuvent s'agencer de diverses manières, qui donnent différents sens à l'Un, ce qui serait la thèse du *pluraliste*. Ce dernier point de vue était représenté, dans la thèse de Wahl, par James, auteur de *L'Univers pluraliste*, par F. C. S. Schiller, mais aussi par Blood et d'autres, plus sensibles à l'idée que l'unité peut bien n'être que locale, en devenir, et qu'il y a peut-être différents ordres du réel. Bien entendu, prise comme telle, cette opposition entre les deux thèses est sommaire, mais c'est justement l'un des apports les plus significatifs de la thèse de Wahl que de dépasser cette opposition tout abstraite.

Loin de dissoudre les oppositions, la méthode de Wahl consiste à les maintenir, à suivre les thèses jusqu'au point où elles basculent et s'inversent⁵¹ ; le propos n'est pas simplement formel : alors que la tradition opposait crûment la philosophie de James à celle de Bradley, le « pluralisme » du premier au « monisme » du second, Wahl montre que la tentation moniste ressurgit sans cesse chez James sous diverses formes, si bien que l'objet propre de son étude était déjà de cerner les relations « dialectiques » entre pluralisme et monisme. La nouvelle philosophie dont Wahl dessine les contours devra tenir compte des difficultés rencontrées par le pluralisme, et devra notamment « garder de la doctrine pluraliste cet empirisme, ce volontarisme et ce mysticisme, ce sens du particulier *concret* qui la caractérisent ordinairement et en font la valeur⁵² ». On pourrait voir là une conviction dialectique précoce, chez le jeune Wahl, qui consisterait à voir que chaque système présuppose son contraire, mais il ne s'agit pas non plus de réconcilier le monisme et le pluralisme. Le monde, dirait-il en commentant James, n'est ni un univers ni un multivers, c'est « un grand fait, dans lequel du multiple et de l'un se juxtaposent et se succèdent l'un à l'autre » (*PPAA*, p. 185).

En ce sens, la section décisive est peut-être celle qui porte sur les « réapparitions de l'idée d'unité » (*PPAA*, p. 218-229) chez James, dans laquelle Wahl inventorie les concessions monistes de James. Il y a un côté attendu dans cette

51. Ce que voit bien Gabriel MARCEL, recension des *Philosophies pluralistes*, *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1921, p. 413.

52. *PPAA*, p. 271 (nous soulignons).

lecture, notamment à travers l'hypothèse selon laquelle le retour du monisme, dans les derniers textes de James, serait dû à l'influence de Bergson. Wahl postule une « parenté proche » entre les deux hommes « par l'affirmation du caractère superficiel de la connaissance intellectuelle, par l'insistance sur la continuité des choses, par le rôle donné à l'intuition » (PPAA, p. 193), et il va jusqu'à estimer que si du côté de la cosmologie James penche vers le pluralisme, la psychologie, où la teneur de chaque état est indissociable de la totalité des autres états, le ramène vers une thèse des relations internes, aux côtés de Bergson (PPAA, p. 194). Mais l'idée que le congé au monisme n'est qu'imparfait se fonde sur une analyse conceptuelle, qui fait apparaître le présupposé commun aux monistes et aux pluralistes, et qui nous semble plus originale.

En effet, selon Wahl, on ne peut pas plus partir des « éléments », comme le font les pluralistes, que du « tout », comme le font les monistes, car le schème relationnel sur lequel ils s'appuient ne traduit qu'imparfaitement la réalité : « tout » et « élément » sont aussi abstraits l'un que l'autre. Le pluraliste en reste finalement à un plan tout aussi abstrait que celui du moniste : « l'idée des éléments n'est pas moins abstraite que l'idée du tout ; le réel est la totalité concrète⁵³ ». Il s'agit là d'une intuition que l'on retrouve chez Bradley, souvent cité mais rarement lu, à qui la thèse de Wahl accorde une grande attention⁵⁴. La leçon principale d'*Appearance and Reality* de Bradley⁵⁵ n'est pas l'affirmation de la thèse des relations internes, comme on le croit souvent, mais bien la révélation du caractère dialectique de toute relation, qui pour Bradley est du domaine, contradictoire, de « l'apparence ». Comme le résume fort bien Wahl, dans ce cas, « la réalité primitive est infra-relationnelle, la réalité ultime est supra-relationnelle : les relations sont la traduction nécessaire mais contradictoire de l'unité non-relationnelle » (PPAA, p. 35). À rebours, il s'agissait pour Bradley de dégager ce qui en fera l'intérêt pour de nombreux penseurs du début du siècle, une dimension de l'expérience immédiate, que Wahl n'hésite pas à identifier parfois à l'expérience pure de James et qui en ferait « un anti-intellectualiste aussi radical que James ou que M. Bergson » :

Ce qui est primitif, pour lui, c'est le sentiment, une expérience sans distinction, où l'être et le connaître sont un, et qui contient pourtant une diversité infinie ; c'est ce fond senti qui fait l'unité de notre vie⁵⁶.

53. PPAA, p. 259.

54. C'est encore Wahl qui écrit en 1968 l'entrée « Bradley » dans l'*Encyclopaedia Universalis*.

55. F. H. BRADLEY, *Appearance and Reality: A Metaphysical Essay*, Londres, Swann Sonnenschein, 1897, 2^e éd.

56. PPAA, p. 32.

Loin donc d'opposer à bon compte un Bradley qui dépasserait en quelque sorte l'opposition terme-relation vers le haut, du point de vue de « l'Absolu », alors que James la dépasserait vers le bas, en montrant que les relations sont partie intégrante de l'expérience et que l'unité est toujours un processus⁵⁷, Wahl montre que les pluralistes, et James le premier, retrouvent devant eux le problème du fonds *non relationnel* de toute expérience, fonds que n'exprimerait que de façon inadéquate le schème terme-relation. Telle est l'intuition qui est développée dans la thèse et qui fournit le fil conducteur avec *Vers le concret*, qui reprendra cette idée :

Aussi les relations ne sont-elles pas pour eux quelque chose de surajouté au donné primitif ; elles sont comprises en lui ; ou plus exactement peut-être encore elles traduisent quelque chose, un fond non relationnel et pourtant unifiant (si on peut employer ce mot sans que vienne à l'esprit l'idée d'un acte de l'intelligence) qui est compris en lui. Cette idée du fond non relationnel qui n'a pas été très clairement explicitée par James et Whitehead, nous la trouvons exprimée d'une façon profonde par un anti-empiriste dont l'empirisme aura profit à méditer la philosophie, par Bradley⁵⁸.

4. *Vers le concret, version 1920.*

Wahl propose, dans la conclusion de sa thèse, de substituer à un couple creux l'examen d'un concept qui se dérobe à l'enquête philosophique : le concret, qui lui permet de dépasser l'opposition abstraite entre le « tout » du moniste et les « parties » du pluraliste sans pour autant « réunir » ces directions : « il faudrait s'efforcer de penser l'idée de particulier sans penser à l'idée de parties et en la rapprochant de l'idée de concret⁵⁹ ». En deçà de « l'espace intellectuel » dans lequel on peut placer le tout et les éléments, il faut retrouver le « concret » comme point de fuite :

Le concret est le particulier vu comme totalité. Le particulier tel que se le représentent les pluralistes et le général sont tous deux des abstractions, représentent tous deux les phénomènes étalés les uns à côté des autres ou subsumés les uns sous les autres dans

57. Ce point est approfondi dans le cours *Un renouvellement de la métaphysique est-il possible ?*, Paris, CDU, 1957, p. 148.

58. J. WAHL, *Vers le concret*, p. 32.

59. *PPAA*, p. 258. Voir aussi *PPAA*, pp. 150-151 : « Le concret n'est pas seulement le fait considéré dans sa particularité, il est aussi le fait considéré dans sa totalité. [Il y a pour James] des blocs de durées, des épaisseurs spatiales, des sensations irréductibles. »

une sorte d'espace intellectuel. Le concret est le particulier qui se referme sur lui-même, qui devient une vie séparée⁶⁰.

Le problème n'est donc pas celui du *particulier* en tant qu'opposé au *général*, ni celui de l'*individu* en tant qu'opposé à l'*universel* ; le concret s'oppose à l'*abstrait*, à ce qui est découpé par l'intelligence dans un tout donné. Or, l'individu, l'élément ne nous font pas sortir du domaine de l'abstraction car en un sens ils sont découpés au sein d'une situation, d'un vivant, de quelque trame que leur simple juxtaposition ne suffirait pas à engendrer. Nous avons affaire à des existants, des portions d'expérience, des épisodes, distincts mais cependant entremêlés de diverses manières les uns aux autres. Le concret est susceptible d'analyse, mais à condition de comprendre que cette analyse *n'a pas été précédée* d'une synthèse. Il fallait donc s'attacher à la description des tous finis que nous présente l'expérience, il fallait décrire l'étude de ces ordres sentis. L'intérêt proprement philosophique pour la littérature, celle de Powys, de Lawrence ou sa propre poésie, l'idée qu'il y a non seulement une lecture philosophique de la peinture, mais sans doute aussi en elle une pensée⁶¹, l'attrait pour l'art américain, qui lui semble par plusieurs aspects prendre la relève de la philosophie, sont déjà là.

III. LE FAIT BRUT DE L'EXISTENCE

Il semble possible enfin, sur un mode plus hypothétique, d'insister en conclusion sur un dernier fil, qui est esquissé dans *Les Philosophies pluralistes* et qui donnerait un tour nouveau au débat sur l'existentialisme, qui allait marquer l'entre-deux-guerres et l'immédiat après-guerre. On fait parfois remonter ce courant, dont Wahl, comme Marcel du reste, allait devenir bon gré mal gré l'un des philosophes, à sa redécouverte de Kierkegaard, voire à sa lecture de la « conscience malheureuse » chez le jeune Hegel. Il y a cependant une racine jamesienne, dans les écrits les plus précoces de *La Volonté de croire*, qui fait fond sur le fait brut de l'existence et qui n'a pas été explorée, ce qui est d'autant plus regrettable que Sartre, qui lui-même avait lu Wahl, fait référence dans *La Nausée* à ce même corpus, lorsqu'il évoque, parmi les lectures de l'autodidacte, celle d'un « philosophe américain »⁶².

60. PPAA, p. 259.

61. J. WAHL, *La Pensée du peintre*, Les Éditions de la Transparence, 2008.

62. Voir J.-P. SARTRE, *La Nausée*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, pp. 160-161. Il y a une oscillation, dans *La Volonté de croire*, entre l'idée que l'on pourrait donner sens au monde (idée qui est brocardée par Roquentin et par la plupart des adversaires de James) et l'idée d'une opacité

Wahl ne relit pas le dernier James à partir du premier, comme le font ses contemporains qui veulent voir derrière tous les textes de James son approche de la croyance et de l'expérience religieuse, mais bien le premier James, celui de *La Volonté de croire*, à partir du dernier, celui de *L'Univers pluraliste* et de sa cosmologie. Notant, dans le portrait général qu'il donne de James, les traits du monde en mosaïque, fait de blocs de durée, d'épaisseurs spatiales (PPAA, p. 150), caractéristique de sa dernière philosophie, il retrouve ces notations dans la lecture que James fait de Carlyle et de Blood, dans les années 1870. C'est dans ce contexte que Wahl prête à James, à ce moment-là, la tentation passagère d'adopter une vision philosophique « pour laquelle l'existence est un fait brut, dont il ne faut chercher aucune raison » et qui serait « la philosophie dernière » (PPAA, p. 156). Y a-t-il là, déjà, par anticipation, une description des « philosophies de l'existence », et la thèse de Wahl est-elle déjà, en 1920, un des lieux où cette philosophie s'ébauche ?

Précisons tout d'abord que Wahl perçoit bien chez le jeune James une tonalité tout à fait remarquable dans la production philosophique des années 1870. On pourrait interpréter ainsi plusieurs passages, dans le *Journal* de James, où l'on croirait déjà lire dans des pages qui sont contemporaines des tout premiers linéaments de *La Volonté de croire*, à propos des animaux du cirque, les mêmes notations que celles de Roquentin sur les racines du marronnier :

La vue à la ménagerie de Barnum des éléphants et des tigres, dont l'existence, si individuelle et particulière, est pourtant là, si intensément et si distinctement réelle, autant que la sienne propre, que l'on ressent encore de façon poignante le caractère insondable de l'ontologie, à supposer qu'il y ait de l'ontologie⁶³.

Ou, dans un autre texte portant sur la « révélation anesthésique » : « Le secret de l'Être, en bref, ne se trouve pas dans l'immensité obscure qui se trouve au-delà de la connaissance, mais chez soi, à nos pieds, négligé par la connaissance⁶⁴. »

Dans l'œuvre publiée de James, et en particulier dans la période qu'évoque le passage des *Philosophies pluralistes* que l'on vient de citer, correspondant aux premiers essais de *La Volonté de croire*, l'idée d'*Unheimlichkeit*, *Uncanniness*, d'inquiétante étrangeté, est omniprésente et une forme de préexistentialisme est sans doute aussi articulée sous une forme qui n'a pas été assez analysée. James

irréductible du réel et du monde, dont la reconnaissance philosophique est le premier pas. Voir Logi GUNNARSSON, « The Philosopher as Pathogenic Agent, Patient, and Therapist: The Case of William James », *Royal Institute of Philosophy Supplement*, 85, 66, 2010, pp. 165-186.

63. W. JAMES, 1873, cité dans R. B. PERRY, *The Thought and Character of William James*, Briefer edition, Nashville, Vanderbilt, p. 224.

64. W. JAMES, *Essays, Comments, Reviews, Works of William James*, Cambridge, HUP, 1987, p. 288.

emprunte les descriptions les plus marquantes du sentiment que nous venons d'évoquer à Thomas Carlyle, dans le cadre d'une analyse qui prend acte de l'intensité de la mélancolie spéculative. Ces références sont particulièrement riches dans la troisième section de « *Is Life Worth Living*⁶⁵ ? », qui est une longue glose sur le grand roman philosophique de Carlyle, *Sartor Resartus*. La plupart des citations renvoient au chapitre VII de ce dernier ouvrage, quand Teufelsdröckh décrit la mélancolie spéculative dans des termes très semblables à ceux que James mobilisera pour dépeindre sa propre crise du début des années 1870, dans *Les Variétés*⁶⁶. Le centre du roman *Sartor Resartus* est le passage du « non éternel », qui correspond au romantisme nihiliste, au « oui éternel » de la pratique, du « travail », ce qui est pour Carlyle l'occasion de descriptions frappantes de la *Stimmung* romantique, la voie de sortie étant donnée par ce qui est nommé par Carlyle « l'Évangile du travail ».

À proprement parler, tu n'as pas d'autre savoir que celui que tu as acquis en travaillant, tout le reste est, jusqu'ici, un hypothétique savoir, une chose dont on discute dans les écoles, une chose flottant dans les nuages en tourbillons de logique, sans fin, jusqu'à ce que nous l'éprouvions et le fixions. « Le doute, sur quelque objet qu'il porte, ne se résout que par l'action⁶⁷. »

Sartor Resartus renonce à trouver des réponses spéculatives à son scepticisme spéculatif et comprend que l'on ne peut sortir de ce dernier, sans toutefois l'apaiser sur le plan théorique, que par l'action. Pour James, la leçon de Carlyle porte clairement sur la nature de la philosophie et de ses limites : l'essence de la « philosophie de la conduite objective » est « la reconnaissance de limites, étrangères et opaques à notre entendement »⁶⁸.

Si l'on s'accorde à décider que la méthode mystique est un subterfuge sans aucun fondement logique, un moyen de soulager mais non de guérir, et que l'idée de néant ne peut jamais être exorcisée, la philosophie dernière sera l'empirisme. *L'existence deviendra alors un fait brut auquel se rattachera légitimement l'émotion du mystère ontologique, sans que cette émotion soit jamais satisfaite*. Le prodige et le mystère seront des attributs essentiels de la nature des choses et l'activité philosophique aura pour principal objet de les faire ressortir et de les mettre en valeur. Chaque génération donnera naissance à un Job, un Hamlet, un Faust ou un Sartor Resartus⁶⁹.

65. W. JAMES, *La Volonté de croire*, Paris, Flammarion, 1916, p. 61-70.

66. Comparer W. JAMES, *La Volonté de croire*, p. 62, et la description de l'âme malade dans *Varieties*, Londres, Longmans, 1902, pp. 160-161.

67. T. CARLYLE, *Past and Present*, Londres, Chapman and Hall, 1843, p. 113 (*Cathédrales d'autrefois et usines d'aujourd'hui, Passé et présent*, trad. fr. Bos, Paris, Éditions de la Revue blanche, 1901, pp. 311-312).

68. W. JAMES, *La Volonté de croire*, p. 174.

69. *Ibid.*, p. 95 (nous soulignons).

Il n'est pas impossible que cette ligne, dont il est bien visible dans la thèse que Wahl l'a perçue, se rajoute à son intérêt pour le fond non relationnel mais pourtant unifiant de l'expérience, pour marquer à ses yeux l'intérêt de James, intérêt qui devait persister après la thèse et même après *Vers le concret*, à un moment où d'autres philosophies, phénoménologiques notamment, allait concentrer l'attention des nouvelles générations d'étudiants. Recensant la grande biographie de Perry de 1935, qui donnait un nouvel aperçu de l'évolution de la pensée de James à partir de sa correspondance, en plus des œuvres publiées, Wahl n'hésite pas à consigner ainsi la leçon de James, leçon que les « jeunes générations » avides de « phénoménologie allemande » risquaient de manquer et qui était déjà au cœur, si nous ne nous trompons pas, des *Philosophies pluralistes* :

Les jeunes générations de philosophes paraissent, en France, être plus attirées par la phénoménologie allemande, ou par le néo-idéalisme anglais, que par James. Mais peut-être ce livre, si on unit sa lecture à celle des œuvres de James, montrera-t-il, derrière ce que son pragmatisme peut avoir d'irritant, ce qu'il y eut d'effort pour voir le réel, dans son flux, et sa variété, et dans cette unité empirique plus transcendante peut-être au fond que l'unité transcendante, et aussi plus complexe⁷⁰.

De ce point de vue, il est urgent de relire la thèse de Wahl non pas comme un document intéressant sur la réception de la philosophie américaine en France, non pas comme une réflexion un peu rhapsodique sur le motif pluraliste, mais bien à partir de cette vision centrale, que ce soit pour l'en créditer ou pour la critiquer d'ailleurs. Elle manifeste à la fois l'émergence de sa voix propre, son caractère intempestif dans le débat philosophique de l'époque, une continuité souvent inaperçue entre le premier âge d'or de la philosophie américaine et la philosophie française de l'entre-deux-guerres ainsi que la prise au sérieux d'une question posée par la philosophie de Bradley, laquelle n'est pas tant une philosophie abstraite de l'Absolu qu'une philosophie du fonds senti de l'expérience, qui trouve ici, en lien paradoxal avec la philosophie de James, l'une de ses premières expressions en langue française.

Mathias GIREL,
USR3308 Cirphles, ENS-Ulm, PSL*

70. Jean WAHL, *Recherches philosophiques*, 1936-1937 (VI), p. 451.